

N° 1.

4 AVRIL 1925.

LA PETITE ILLUSTRATION

CINÉMATOGRAPHIQUE



REVUE PÉRIODIQUE PUBLIANT LES GRANDES ACTUALITÉS
DE L'ÉCRAN



RAQUEL MELLER dans le rôle de Lia

DE

LA TERRE PROMISE

Aucun numéro de La Petite Illustration ne doit être vendu sans le numéro de L'Illustration portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

L'Illustration et La Petite Illustration réunies : France et Colonies, 120 francs ; Etranger, 160 francs.

15, RUE SAINT-GEORGES, PARIS (9°)

Ayuntamiento de Madrid

La Terre Promise, d'Henry Roussel.

Depuis quelques années, la littérature semble avoir découvert l'âme juive. Du moins la littérature française, car, en Russie, en Roumanie, en Allemagne même, c'est-à-dire partout où le judaïsme est demeuré plus proche de ses origines, le roman et le théâtre abondaient déjà en peintures exactes et compréhensives d'une race qui a conservé à travers les siècles la permanence de ses caractères ethniques. Chez nous, l'on se contentait généralement d'une observation assez superficielle de l'Israélite d'Occident. On notait, par exemple, son aptitude au commerce et aux affaires, son âpreté au gain, et c'en était assez pour fournir à un poncif volontiers satirique. De plus perspicaces y ajoutaient ce curieux mélange d'idéalisme et de positivisme, de mysticisme et de sensualité, et cette religiosité qui survit à l'abandon des pratiques ou à la perte de toute foi. D'autres s'attachaient à déceler l'acuité du sens critique et une sorte de propension morbide à saper les bases de nos traditions morales et sociales. Mais l'essentiel échappait : l'identité foncière qui existe, en dépit des influences de climat, des différences de mœurs ou de rang, entre les représentants de ce peuple errant, dispersé et pourtant homogène. Si dissemblables que nous apparaissent l'usurier sordide du ghetto oriental, le boutiquier d'Amsterdam et l'opulent financier de Francfort, de Paris, de Londres ou de New-York, ils ne s'expliquent que l'un par l'autre. Une génération a souvent suffi pour opérer la métamorphose, l'extraordinaire faculté d'assimilation des individus peut tromper : elle n'efface point toutefois des traits indélébiles.

Cette vérité, des études révélatrices et profondément neuves, comme celles des frères Tharaud, ont contribué à la mettre en lumière. Pourquoi l'art cinématographique, avec ses moyens propres d'expression et de vulgarisation, n'aurait-il pas été tenté de la traduire à son tour ? Telle est l'ambition de *la Terre promise*. Laissant à d'autres films les grandioses reconstitutions historiques ou la séduction d'un romanesque bien des fois puéril, celui-là s'efforce vers la sincérité psychologique, ce qui ne le prive point, d'ailleurs, de l'intérêt pittoresque. A ce double titre il méritait d'inaugurer la série des brochures que *La Petite Illustration*, élargissant un domaine réservé jusqu'ici au roman et au théâtre, va consacrer aux actualités de l'écran.

Il a pour auteur M. Henry Roussel. Un des critiques les plus avisés du cinéma, qui vient précisément de tirer un roman de *la Terre promise*, pour les éditions Taillandier, M. René Jeanne, nous le présente en ces termes :

« M. Henry Roussel est parfois appelé le « Sardou du cinéma ». Cette comparaison ne peut être qu'un hommage à la prodigalité de son imagination, au scrupule érudit de sa documentation. Comme Victorien Sardou, il possède le talent de construire une intrigue vivante et captivante, d'évoquer des atmosphères, d'animer des foules. S'il atteste, dans ses productions de l'écran, des qualités d'homme de théâtre, c'est qu'il a commencé sa carrière par le théâtre. Bien des scènes ont utilisé son beau tempérament d'acteur, et l'on a conservé le souvenir de la magistrale réplique qu'il donnait à Lucien Guitry au deuxième acte de *Samson*. Mais depuis plusieurs années, il s'est tourné vers le cinéma. Après un sérieux voyage d'études dans les studios américains,

il a abordé avec une parfaite sûreté cet art nouveau, ne laissant jamais à un autre le soin d'établir les scénarios qu'il voulait réaliser et qui portent ainsi l'empreinte complète de sa personnalité. Il a sans cesse varié ses sujets et rien n'est plus divers que la suite de ses films. *L'Ame du bronze* est le développement d'un cas d'héroïsme à l'arrière du front, pendant la guerre. *La Faute d'Odette Maréchal* et *la Vérité* mettent en jeu des conflits passionnels dans des milieux mondains, les *Opprimés* et *Violettes impériales* sont des drames d'amour dans des cadres historiques, *Visages voilés... âmes closes* et *la Terre promise* nous montrent le pathétique développement d'une hostilité de races.

« Tous ces films ont connu, tant à l'étranger qu'en France, un succès légitime. *La Terre promise*, en particulier, a trouvé dans la presse une approbation que le public a confirmée. C'est M. Emile Vuillermoz qui déclare, dans *le Temps* : « M. Henry Roussel a voulu s'attaquer à un sujet infiniment plus élevé que ceux auxquels s'intéressent d'ordinaire ses collègues. Cette œuvre étonnera, captivera, scandalisera. Sa générosité biblique humiliera beaucoup de spectateurs... » C'est M. Lucien Wahl qui, dans *le Journal des Débats*, estime que « jamais M. Henry Roussel n'a réalisé une œuvre aussi hautement estimable ». M. Boisyvon loue, dans *l'Intransigeant*, « cette œuvre mordante, âpre et colorée », tandis que *le Matin* la juge « émouvante et harmonieuse, toute frissonnante d'amour et de pitié » et *le Figaro*, sous la plume de M. Robert Spa, « d'une haute portée philosophique ». On retrouverait des éloges analogues dans un ample article de M. Henri de Pérera, de *l'Opinion*, dans les comptes rendus des *Nouvelles littéraires* du *Petit Journal* et de mainte autre publication. D'ailleurs, le Comité français du cinéma, sur l'initiative de M. Paul Léon, directeur des Beaux-

Arts, membre de l'Institut, a accordé à *la Terre promise* cette mention d'honneur : « Film dont l'exécution est d'une technique parfaite et d'une interprétation fort remarquable ; représente, dans la production française de cette saison, un effort très intéressant d'art et de pensée. »

Les images qui illustrent les pages suivantes et qu'un texte abondant commente permettront d'apprécier la justesse de ces éloges. A l'auteur, il faut associer les interprètes. M^{me} Raquel Meller, parfaite artiste, est la vedette de *la Terre promise*. Elle y est incomparable d'expression, d'intensité, de vérité. Mais elle n'accapare point toute l'attention. Les autres personnages, ce qui n'est malheureusement pas toujours le cas, existent en dehors d'elle. Le plus typique est celui de Moïse Sigoulim, le Juif évolué, parti du ghetto pour devenir le roi du pétrole, et dont M. Maxudian a extraordinairement rendu la complexe figure. Avec non moins de talent, M^{lle} Tina de Yzarduy, qui est, dans la réalité comme au film, la sœur de M^{me} Raquel Meller. M. André Roanne, à la juvénile élégance, M. Pierre Blanchard, le mélancolique et méditatif lévite, M. Bras, le vieux rabbin à l'orthodoxie farouche, et tous ceux et celles dont on trouvera plus loin les noms ont contribué à une impeccable réalisation.

ROBERT DE BEAUPLAN.



M. Henry Roussel. — Phot. Henri Manuel.



« C'est une pittoresque, bruyante et grouillante population que celle de la communauté juive de Scaravaloff, en Balkanie orientale... »

LA TERRE PROMISE



Le rabbin Samuel Sigoulim (M. Bras).

C'EST une pittoresque, bruyante et grouillante population que celle de la communauté juive de Scaravaloff, en Balkanie orientale. Sur la hauteur, la ville chrétienne étale au soleil ses grandes places, ses modernes édifices en pierre de taille. En contre-bas, le ghetto sordide croupit dans sa saleté séculaire, avec ses maisons aux murs de boue, ses ruelles sombres où s'entassaient les ordures, foyer de contagion qu'une police sans pitié doit, pour prévenir les épidémies, isoler par un cordon sanitaire. Dans la misère, le fanatisme religieux et la crasse, se perpétuent là des générations de boutiquiers, d'usuriers, de saints et de talmudistes méticuleux. La Loi y est observée avec un formalisme puéril et sévère. La duplicité cynique s'y allie à un patriarcal altruisme et à une touchante pureté de mœurs. Par-dessus tout, lorsque reviennent les fêtes rituelles, un grand souffle de foi ardente fait bouillonner cette écume sociale. C'est l'âme de Sion qui passe... Les déshérités, les persécutés, les humiliés relèvent la tête avec arrogance. Les mesures ne sont plus des mesures, les haillons sordides semblent les dépouilles d'un ancien manteau royal. Une espérance invincible a dressé contre le monde hostile la race des conquérants. La harpe de David chante dans les cœurs, célébrant la victoire sur le nouveau Goliath. Le rêve nostalgique restitue la Cité aux dômes splendides. Les élus de Jéhovah ont retrouvé leur superbe. Comme dans le beau livre de Jérôme et Jean Tharaud, *L'An prochain à Jérusalem*, monte vers l'Eternel la prière impérieuse : « Eternel, fais retentir la trompette de notre délivrance, élève l'étendard pour rassembler nos frères dispersés, réunis-les des quatre



La rabbitzine Binnah (M^{me} H. Moret) et sa fille Lia
(dans le prologue du film, *la petite Lugan*).

coins de la terre, reviens avec miséricorde vers la ville de Sion et règues-y comme tu l'as promis. Reconstructs-la bientôt sur des bases impérissables. Sois loué, Eternel, qui rebâtiras Jérusalem ! »

Parmi toutes les maisons du ghetto de Scaravaloff, il en est une qui porte particulièrement la marque de la sainteté et de la tradition : celle du rabbin Samuel Sigoulim. Avec sa barbe broussailleuse, son large front pensif, ses yeux illuminés de clarté intérieure, Samuel, homme simple qui fait le bien, est attaché farouchement à l'orthodoxie juive. Auprès de lui, dans son ombre, vit sa famille : la rabbitzine Binnah, qui est la femme de l'Ecriture, ses deux filles, Esther, âgée de treize ans, Lia, qui en a huit, et un adolescent chétif, infirme et pieux, David, le fils adoptif, destiné au sacerdoce.

Samuel a aussi un frère cadet, Moïse Sigoulim. Celui-là a dépouillé le judaïsme oriental. Au lieu d'attendre dans la lamentation la venue du Messie, il a employé à faire fortune son intelligence des affaires et son astuce atavique. D'abord petit usurier à Scaravaloff, puis à Pesth, il a émigré vers l'Occident et ouvert à Londres une officine de changeur. Depuis longtemps, Moïse a rejeté le bagage gênant des vieilles croyances et des commandements de la Sainte Thora. Une fois l'an, néanmoins, Moïse revient au pays natal pour célébrer avec les siens la fête du *Seder* qui est la Pâque juive. Est-ce un instinct obscur, plus fort que tout affranchissement intellectuel et moral, qui le ramène ainsi vers la demeure familiale ? Est-ce l'amour fraternel ou le plaisir de revoir ses petites nièces, à la fraîcheur et à la jolie exquises ?

Comme chaque année, à pareille date, le ghetto est en joie et en prières. Il est aussi en rumeur, car le conseil



« Une fois l'an, Moïse Sigoulim (M. Maxudian) revient au pays natal pour célébrer avec les siens la fête du *Seder*... »



« Moïse, qui laisse transparaître sa vanité d'appartenir à une élite, raille le bigotisme étroit de ses coreligionnaires...

municipal de la ville a décidé de profiter de l'occasion pour faire rentrer les impôts que les Juifs s'ingénient à ne point payer. Des employés du fisc, accompagnés de soldats, pénètrent dans les maisons où l'on ripaille et font main basse, devant les hommes apeurés et les femmes larmoyantes, sur l'argenterie, les meubles et les pièces d'or cachées dans les armoires. Moïse assiste à ces scènes avec une impassibilité supérieure. Il laisse transparaître sa vanité d'appartenir à une élite. Il raille le bigotisme étroit de ses compatriotes, leur fainéantise et leur croupissante abdication devant le progrès moderne.

Cependant, les quelques heures qu'il passe à Scaravaloff lui suffisent — tel est le génie de la race — pour déceler quelles immenses ressources inexploitées renferme un sol en apparence ingrat. Tandis qu'elle vagabondait dans la campagne, juchée sur un âne, en croupe derrière son petit camarade David, Lia est tombée dans un buisson et elle rapporte, dans ses cheveux épais, une odeur de pétrole. Ces terres incultes, qui appartiennent au comte d'Orlinsky, recouvrent sans nul doute des gisements prérolifères ignorés. Or, le comte a contracté auprès de Moïse une dette dont l'échéance est venue et qu'il ne peut acquitter. Bon prince, Moïse propose, en guise de paiement, un contrat paradoxal qui lui assure la moitié des revenus du domaine sans rapport. Il ne doute point qu'il ne soit un jour millionnaire et il offre au rabbin Samuel d'emmener avec lui, à Londres, ses deux nièces, pour leur faire donner une éducation digne de leur beauté. Dans le désarroi de cette nuit tumultueuse, le rabbin accepte...

Dix ans ont passé. Le monde a été bouleversé par la guerre. Nous sommes en 1924. L'ex-petit changeur a profité des événements, de son contrat, et il est devenu



« ... Un adolescent chétif et pieux, David, destiné au sacerdoce... » (Au prologue, le petit Rauzenat.)



Les deux nièces de Moïse sont maintenant d'adorables jeunes filles... »

Au premier plan, Esther (M^{lle} Tina de Yzarduy); derrière elle, Lia (M^{me} Raquel Meller) et le jeune ingénieur André d'Orlinsky (M. André Roanne).

le grand financier international Moïse Sigoulim, le roi européen du pétrole qui traite sur le pied d'égalité avec les trusts d'Amérique. Sa femme est morte, mais ses nièces, qui sont maintenant d'adorables jeunes filles, agrémentent et égayaient de leur grâce souveraine le somptueux hôtel, ou plutôt le palais, où fréquente bruyamment et joyeusement la plus haute société londonienne. Esther, l'ainée, a pris dans l'opulence une âme de parvenue. Elle est coquette, égoïste, futile et volontaire. Mais Lia, la cadette, a su maintenir dans ce décor de luxe sa vie intérieure. Elle a fait des études pour obtenir son diplôme d'ingénieur. Douée d'autant de cœur que de raison, elle souhaite de travailler à rendre l'humanité meilleure et plus heureuse, par l'éducation et le bien-être matériel. Rêve ancestral de la Terre promise...

Les jeunes filles ont retrouvé, à

Londres, un élégant gentilhomme qu'elles avaient rencontré, dans leur enfance, à Scaravaloff : André d'Orlinsky, fils du comte d'Orlinsky, actuellement gouverneur de la province et directeur des exploitations pétrolifères de la région. Le jeune homme, lui aussi ingénieur, professait pour les Juifs l'antipathie invincible des chrétiens de l'Europe centrale, jusqu'au jour où les charmantes nièces du roi du pétrole la lui ont fait oublier. Esther prodigue à André d'Orlinsky ses attentions, mais c'est vers Lia, plus droite, plus généreuse, qu'il se sent attiré.

Le printemps s'achève et une sourde effervescence agite les Juifs de Scaravaloff. Comme il y a dix ans, comme il y a cent ans, comme au temps de Jérémie, ils gémissent... De fait, leur misère va sensiblement s'aggraver, car l'administration des exploitations pétrolifères a décidé de licencier la plupart de ses employés et ouvriers de confession juïque. Le rabbin Samuel Sigoulim et son *sofer*, c'est-à-dire son assistant, le petit orphelin David, aujourd'hui âgé de vingt-trois ans, se rendent en délégation auprès du comte d'Orlinsky. Celui-ci les reçoit sans rudesse, mais il leur apprend que la mesure qui les désole a dû être prise pour répondre à une manœuvre déloyale d'un trust du pétrole, à la tête duquel est Moïse Sigoulim, le propre frère de Samuel ! Le rabbin n'hésite pas. Pour sauver la



L'arrivée inattendue de Samuel Sigoulim dans le somptueux hôtel de son frère Moïse, à Londres.

communauté, il ira à Londres trouver Moïse. Il lui criera la détresse de ses coreligionnaires. Il lui fera honte de son bominable accaparement. Il part, accompagné par les bénédictions et les vœux d'Israël.

Ainsi que tous les vendredis, il y a grande réception

chez Moïse Sigoulim. Des laquais en culotte courte et à bas de soie introduisent la cohue éblouissante des invités. Aussi veulent-ils interdire l'accès du monumental escalier à cette espèce de mendiant, en caftan râpé, qui se présente soudain. Mais Moïse, prévenu.



Moïse.

Samuel.

Lia.

Esther.

« Samuel Sigoulim exige que ses filles regagnent avec lui l'humble foyer où elles n'auront pas à rougir... »



« Entre Lia et André, l'idylle ébauchée en Angleterre se précise... »

ne rougit point de son frère. Il lui ouvre les bras, il le fait asseoir à sa table, à l'effarement de ses hôtes qu'un tel voisinage dégoûte. Lia s'est précipitée vers son père, dans un élan de tendresse et aussi avec une sorte de gêne de lui apparaître si différente de l'image qu'il avait gardée. Esther dissimule malaisément sa vanité blessée par cette irruption scandaleuse. Le vieux rabbin jette les yeux sur ses filles. Il les considère impudiquement décolletées, dans cette demeure souillée par la présence de tant de *goï's* (chrétiens). Il entend le tintamarre du jazz-band. Il voit danser les couples lascifs et il reconnaît, épouvanté, le visage de Sodome, de Gomorre et de Babylone. Voilà donc à quelles orgies sacrilèges se livrent les Juifs des grandes capitales, tandis qu'au loin leurs malheureux frères d'exil, ceux qui croient, ceux qui prient, ceux qui espèrent, souffrent les pires vexations et n'ont pas même de quoi nourrir leurs enfants ! Semblable à un prophète vengeur, dressé devant ces riches qui suffoquent d'indignation, Samuel Sigoulm crie son horreur, pleure et répète la lamentation millénaire : « Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand puniras-tu ton peuple, ô Seigneur, ô Dieu d'Israël ! » Puis, secouant la poussière de ses sandales, il exige que ses filles regagnent avec lui l'humble foyer où elles n'auront pas à rougir. Lia, bouleversée par la détresse qui vient de lui être décrite, est prête à



Esther.

Lia.

« Meurtrie dans son orgueil, Esther ne peut chasser le souvenir de l'ancienne féerie... »



Ce même soir, survient Moïse Sigoulm qui n'a pu se consoler du départ de Lia... »



« David, le frère *sofer* au doux visage, toujours penché sur ses livres hébraïques... » (M. Pierre Blanchar.)

partir. Esther veut résister. Mais c'est son oncle, Moïse Sigoulim lui-même, qui lui rappelle que, chez les Juifs, l'autorité du chef de famille est sacrée...

Dans la maison du rabbin, la vie d'autrefois a repris. Esther et Lia, que le monde adulait, vaquent aux soins du ménage. La première, meurtrie dans son orgueil, ne peut chasser de son esprit le souvenir et le regret de l'ancienne féerie. Elle étouffe dans cette contrainte matérielle et morale. Son caractère s'est aigri. Elle a pris les siens en aversion. Mais Lia, avec une bonne humeur courageuse, s'accommode de cette nouvelle existence. N'a-t-elle pas, d'ailleurs, autour d'elle, des souffrances à soulager, des malheureux à secourir ? Elle est aidée dans sa tâche par André d'Orlinsky, revenu, lui aussi, comme ingénieur dans la société pétrolière. Entre eux, l'idylle ébauchée en Angleterre se précise. Esther a fait une suprême tentative pour conquérir le jeune homme. Il la repousse, et un mauvais désir de vengeance s'allume en elle.

C'est Lia qu'André veut épouser. Si

elle consent à ce sacrilège, il lui faudra fuir au loin la malédiction de ses parents. Mais résiste-t-on à l'amour ? Angoissée de la faute qu'elle va commettre, Lia implore une suprême grâce : qu'André lui permette de célébrer une dernière fois, en famille, la Pâque du surlendemain. Après le souper du *Seder*, lorsqu'elle aura, auprès de son père, récité les prières traditionnelles, elle le rejoindra devant sa porte. Et elle sera à lui pour toujours.

Ce même soir, survient Moïse Sigoulim. Il n'a pu se consoler du départ de Lia. Il a reconnu qu'il l'aimait. C'est sa main qu'il vient demander à son frère. Cette sorte d'inceste révolte la jeune fille. Au contraire, le rabbin accueille cet événement comme une faveur merveilleuse de Jéhovah. La Bible n'abonde-t-elle point en exemples de ces unions entre proches ? La communauté de Scara-valoff sera sauvée. Lia fera ruisseler son opulence sur ses coreligionnaires pauvres. Elle emploiera les millions de Moïse à la rédemption d'Israël. David lui-même, le frère *sofer* au doux visage toujours penché sur ses livres hébraïques, supplie sa sœur adoptive de ne point faillir à sa mission : émouvant sacrifice d'un cœur sublime, puisque, depuis des années, il aime Lia en secret.

Le repas du *Seder* se prépare. L'instant de la



« La célébration du *Seder* se prépare... »

décision irrévocable approche. Dehors, sous la pluie qui fait rage, André attend...

Lia, comme il est prescrit, est allée rituellement ouvrir la porte de la maison au prophète Elie et aperçoit l'aimé, qui l'appelle. Parviendra-t-elle à rompre les liens mystérieux et si forts qui l'attachent aux êtres de sa race ? Des lèvres vénérables du vieux rabbin tombent les paroles qu'en ce soir sacré tout Juif croyant, qu'il soit riche ou pauvre, puissant ou humble, prononce, avec ferveur, sur toute la surface de la terre. L'atavisme l'emporte. Lia laisse glisser au sol le manteau qu'elle attachait déjà furtivement à ses épaules. Elle marche vers Moïse, lui tend la main, appuie avec désespoir sa tête contre sa poitrine. Elle sera sa femme.

Entre temps, Moïse Sigoulm est allé trouver les directeurs de l'exploitation des pétroles. Grâce à la toute-puissance de la banque juive, il a obtenu d'eux que le traitement d'exception infligé aux employés israélites soit rapporté. Un avis affiché à l'entrée des puits annonce la bonne nouvelle. Le ghetto exulte et se dispose à célébrer solennellement les épousailles de son bienfaiteur et de la fille du rabbin.



« Le ghetto s'apprête à célébrer ces épousailles... »



« Les femmes parent la mariée de ses voiles... »

Les femmes parent la mariée de ses voiles nuptiaux. Le cortège se forme et se dirige vers la synagogue. Ce ne sont partout que des visages d'allégresse. Mais, en route, l'automobile des fiancés croise celle du comte d'Orlinsky, qui l'arrête. En quelques mots, le comte apprend à Moïse les graves événements qui viennent de se produire. Aux puits l'émeute gronde. La vieille haine de race s'est réveillée. Quelqu'un a profité de la mesure bienveillante prise par le conseil d'administration pour exciter les ouvriers chrétiens contre les Juifs. On leur a représenté qu'ils allaient prendre leur place, que l'influence prépondérante de Moïse les ramenait en triomphateurs exigeants et implacables. Qui est l'auteur de cette perfidie ? Esther, la propre sœur de Lia, affolée par la jalousie, par le mépris dont André l'a accablée, et qui accomplit avec une froide décision sa vengeance.

Il n'y a pas une minute à perdre. Il faut courir là-bas au plus vite et empêcher, s'il en est temps encore, l'irréparable



« Un cri s'élève : « Le feu aux puits ! »... Les flammes jaillissent, une fumée noire obscurcit le ciel... »

de se consommer. Lia, la première, se précipite. Elle n'a pas même pris le soin de retirer sa robe blanche. Sur le terrain de l'exploitation, elle retrouve André. Des centaines d'énergumènes l'entourent, le poing levé. En vain cherche-t-elle à calmer les forcenés. Un cri s'élève dans la foule : « Le feu aux puits ! Le feu aux puits ! » Lia adjure : « Malheureux ! Vous allez tuer le travail ! » On la bouscule, on la piétine. Un furieux a saisi une lampe à souder. Il l'allume et la jette sur un puits inondé de pétrole. Echappant à ceux qui la retiennent, Lia, qu'André suit, escalade les charpentes de bois, atteint la lampe en feu qui est providentiellement restée coincée entre deux poutrelles, la lance hors de la zone dangereuse. Mais une seconde lampe est jetée. Des flammes jaillissent, environnant de toutes parts les deux jeunes gens. Une fumée noire obscurcit le ciel...

L'atroce spectacle rend la raison aux égarés. On organise les secours. André et Lia n'ont point perdu leur sang-froid. Parfaitement au courant du mécanisme des puits, ils se sont d'abord enfermés dans la construction qui abrite les organes mécaniques, parviennent à obturer l'admission des gaz, puis, à demi asphyxiés, gravissent l'immense échelle, haute de vingt-cinq mètres qui leur permettra d'atteindre le sommet où, peut-être, on pourra les délivrer. Hélas ! toutes les échelles sont trop courtes.



« Malheureux ! Vous allez tuer le travail !... »

Soudain, on voit un fou héroïque s'aventurer acrobatiquement sur la gaine du câble, longue et fragile gouttière de bois dans laquelle glisse le câble de plongée du puits. La foule, stupéfaite et terrifiée, reconnaît David. Cette vertigineuse ascension est le seul moyen de parvenir jusqu'aux deux prisonniers. C'est par là seulement que l'on peut guider leur descente...

La manœuvre a réussi. Quand Lia, évanouie, rouvre les yeux, son regard rencontre le visage chéri d'André, celui de David, son sauveur, ceux de ses parents. Esther, à ses genoux, sanglote. Moïse, vaincu par l'émotion, confesse ses erreurs. Seul, le vieux Samuel, inébranlable dans son fanatisme, va maudire l'amour de sa fille pour un chrétien. Mais Moïse l'arrête : « Notre Dieu est plus moderne que toi, rabbin !

lui dit-il. Ceux qui ont failli mourir ensemble ne peuvent plus être séparés. « Journée merveilleuse pour notre idéal à tous, ô mon père, ô mon époux, murmure Lia, puisque nous avons pu semer chez ces hommes de races ennemies des germes de pitié, de justice et d'amour ! »

Et, tandis que quelques puits achèvent de brûler, les autres, préservés, profilent sur le ciel embrasé leurs hautes pyramides, symbole grandiose du travail, seul susceptible, avec la générosité du cœur, d'acheminer l'humanité vers la Terre promise.

R. B.



M. Maxudian (Moïse Sigoulim).



Mlle Tina de Yzarduy (Esther).



M. André Roanne (André d'Orlinsky).

TROIS INTERPRÈTES DE « LA TERRE PROMISE ».